

## Le creux de la fête

LE MATIN ÉTAIT VENU TROP VITE, gris, pointu. Les nuages **L**s'effilochaient sur les toits bas, mêlés aux relents lourds de bière éventée et de graisse figée. Dans les ruelles, l'odeur acide des feux éteints traînait encore, comme un reproche. Ganko, drapé dans sa tunique de toile trop stricte pour l'heure, descendit au village sans savoir pourquoi. Peut-être par nécessité vague : se rappeler qu'il existait encore un monde bruissant, au-delà des pins et de ses *kata*. Ou alors parce qu'il ne s'était pas encore libéré du poids d'être humain.

Il traversa la place lentement. Les étals demeuraient encombrés des restes de la veille : broches calcinées, gobelets renversés, fruits écrasés collant aux planches. Des hommes repus bâillaient derrière leurs tables, leurs ventres gonflés comme des outres. Les femmes, le fichu de travers, riaient fort, appuyées contre les bancs, dans un éclat de voix trop cru pour cette heure. Des enfants couraient en tous sens, chassant la dernière pièce tombée, le dernier bonbon oublié.

Ganko voulut s'asseoir au bord du puits, pour disparaître un instant dans la neutralité de la pierre. Mais une voix s'éleva :

— Eh, l'ermite ! Viens donc parler avec nous, toi qui fais le mort parmi les vivants !

Un homme large, le front brillant de sueur, levait sa chope vers lui :

— Bois avec nous, toi qui refuses tout ! Ici, on ne salue pas le vide : on le remplit !

Autour, les rires crépitèrent comme des bûches encore vertes. Ganko hésita. Pour la première fois depuis longtemps, il n'était pas tout à fait invisible. Cette lumière banale mais crue décapait les restes de silence auxquels il tenait. Il s'approcha pourtant, comme on tend la main vers une flamme qui brûlera.

Un garçon lui lança une galette chaude, fourrée à la viande :  
— Prends !

Il avança la main, s'inclina à peine. La farce simple du pain montait à son nez. Mais à peine eut-il touché la croûte que déjà la galette tombait, piétinée dans la poussière. Éclat de rires.

— Faut te baisser, vieil ours ! Tu n'es pas au sommet, ici !

Il aurait pu répondre. Il se tut. Un autre dit, goguenard :

— On dit qu'il chante au vent, celui-là !

Un troisième renchérit :

— Il compte les pierres et croit qu'elles le regardent !

La honte monta, froide, insidieuse. Elle s'insinua dans les jointures comme un hiver hâtif. Ganko sentit le poids de chaque œil sur sa nuque, le picotement de la raillerie sous sa peau, plus vif qu'une estafilade. Et plus que tout cela, c'était surtout

le besoin d'avoir tendu la main, d'avoir voulu, lui aussi, une place dans ce vacarme, qui lui collait piteusement à la peau. Il se savait trop tardif, trop étranger pour les fêtes ; et pourtant, il avait cédé au besoin, encore, d'un peu de chaleur partagée. Voilà la vraie morsure : moins l'insulte, mais l'aveu qu'il restait humain, trop humain, dépendant, vulnérable au rire des autres.

Enfin, une jeune femme s'approcha. Ses joues étaient rouges de vin, ses yeux brillants de malice :

— Il n'est pas méchant, dit-elle, il est juste... tombé du chemin. T'as perdu le sens de la fête, Ganko, ou bien c'est la fête qui t'a perdu ?

Il tenta de sourire. Le geste fut sec, maladroit, malhabile, comme une entaille mal portée. Il se baissa, ramassa la galette brisée, tenta de recueillir la farce, et serra le tout dans sa main.

— On ne choisit pas le lieu de la fête, murmura-t-il. On habite le creux qu'elle laisse.

Personne ne l'écoutait plus. Déjà la farandole reprenait, éclatante, jetant derrière elle le lambeau du silence. Les rires se diluèrent dans le vacarme, et sa voix s'éteignit comme un écho trop faible. Alors il s'éloigna. Le pas mesuré, sans empressement, gardant la dignité du départ comme on garde la dernière braise d'un feu mort. Les pierres crissaient sous ses sandales. Derrière lui, la musique grossière s'élevait encore, comme une insulte inutile.

Le soir, dans son cabanon, il émietta la galette entre deux pierres pour les fourmis et tendit la viande hachée au kitsune,

appâté par l'odeur. La lune, pâle, filtrait par l'entrebâillement. Il contempla longuement la poussière qui collait encore à sa paume.

— Merci, dit-il tout bas, d'avoir laissé la honte me tenir compagnie. Elle n'a pas ri, elle. Elle est restée jusqu'au bout.

Et ce soir-là, il dormit plus lourdement que de coutume, comme si l'humiliation lui avait enfin rendu un peu de chair.

# Décadanse

L'AUBE S'ÉTAIT LEVÉE SANS ÉCLAT, plongée dans le brouillard et le silence. Dans la clairière, le sol restait gorgé de rosée. Ganko fit craquer ses jointures, roula ses épaules, déplia ses genoux et saisit le sabre d'entraînement, une rame lourde et excessive en bois massif. Rien d'extraordinaire : un matin comme tant d'autres, une lame ordinaire, un corps déjà fatigué avant même d'avoir commencé. Pourtant, c'était précisément là que tout se jouait.

Il leva la lame. Première coupe. Une respiration. Deuxième coupe. Encore.

Le geste, d'abord ample, cherchait sa fluidité. Les muscles s'étiraient, la chaleur gagnait les tendons, la nuque se déliait peu à peu. Chaque *suburi* n'était qu'un trait d'air, invisible, mais il le vivait comme une entaille réelle, une coupe portée au monde.

Au bout d'une centaine, la sueur perla. Son dos se voûtait légèrement, ses mains glissaient sur la *tsuka*, déjà rougies. Il essuyait d'un revers, reprenait, recommençait. Le rythme était

régulier, presque mécanique : lever, trancher, crier, revenir, inspirer, expirer. Pourtant, dans cette mécanique, il n'y avait pas d'automatisme. Il fallait tenir la présence, ne pas laisser le corps voler seul, sans l'esprit.

Deux cents, trois cents. La respiration devint plus lourde. Chaque mouvement tirait sur les épaules comme une morsure. La douleur s'insinuait dans les poignets, dans les coudes, dans les lombaires. Il serrait les dents, ne ralentissait pas. Plus la brûlure montait, plus il s'obligeait à maintenir le rythme, encore et encore, sans faiblir. Le sabre coupait toujours le même air, mais l'air, lui, n'était jamais le même. L'humidité du matin s'épaississait, chaque expiration nimbait son visage. Ses pieds labouraient le sol humide, creusant une ornière invisible à force de piétiner la même terre. Son corps devenait la trace de sa propre obstination.

Quatre cents, cinq cents. Le souffle arrachait des grognements involontaires. Son épaule gauche craquait à chaque descente, une douleur sourde s'installait dans l'articulation, rappel obstiné du passage du temps. Mais il ne céda rien. Il n'y avait pas d'âge pour lever et trancher : seulement un geste à répéter jusqu'à ce qu'il cesse d'appartenir au corps. Alors, la cadence lancinante se transformé en une sorte de battement. Comme une danse sans musique, ou une prière sans dieu. La lame descendait, remontait, redescendait — toujours identique, toujours différente. Le monde se réduisait à ce balancement de métal et de chair.

À la six-centième frappe, ses mains n'étaient plus que deux blocs de feu. La sueur tombait en gouttes rapides, frappant la terre sombre. Il entendait son cœur cogner à l'intérieur de

sa poitrine, comme un second sabre martelant en écho. Son dos se raidissait, ses jambes tremblaient par moments, mais il forçait à corriger la posture, à rester droit, à maîtriser la contradiction d'être ferme et relâché en même temps.

Il savait qu'aucun spectateur ne viendrait applaudir, que personne ne verrait jamais ces coupes alignées dans l'air du matin. Il savait même que ce geste n'avait aucun but, aucun progrès tangible. Le sabre en bois ne deviendrait pas soudainement plus tranchant, ses bras pas plus jeunes, son souffle pas plus large. Et pourtant, il persistait.

Pourquoi continuer ? Qu'espérait-il atteindre, à répéter mille fois un geste qui n'entaillait que le vide ? Était-ce discipline, habitude, orgueil ? Peut-être rien de tout cela. Peut-être seulement la certitude obscure que ce mouvement, absurde en apparence, portait en lui une vérité que l'arrêt ne révélerait jamais. Alors il poursuivait, coup après coup, comme on s'enfonce volontairement dans une transe. Le sabre dans l'air, le corps dans la douleur, l'esprit suspendu entre fatigue et lucidité. Une danse, oui — mais une danse qui n'amusait personne, qui n'enflammait aucune salle. Une danse dans le vide, pour le vide.

Sept cents. Huit cents. Le bras obéissait encore, mais le corps criait. Les poignets se raidissaient, les doigts perdaient prise par instants. Chaque levée de sabre semblait plus lourde que la précédente, chaque descente arrachait un soupir rauque. Il savait qu'il n'était plus porté par la seule force musculaire : autre chose devait prendre le relais, ou il s'effondrerait.

Alors, sans qu'il ne le décide vraiment, des images vinrent.

Un visage de femme, d'abord — flou, indistinct, mais assez doux pour adoucir une douleur d'épaule. Il y avait eu des matins plus légers, des corps mêlés dans l'ombre, des rires jetés comme des étincelles. À ce souvenir, il souleva la rame une fois de plus, presque avec aisance. Puis d'autres visions surgirent : des montagnes traversées, des parois gravies à force de doigts gelés, le vent en plein visage au sommet. Les muscles se gonflèrent de ces souvenirs, comme si chaque victoire passée injectait une nouvelle énergie dans ses tendons.

Neuf cents. Mille. Il haletait, le front trempé. Mais son esprit appelait encore des mirages pour soutenir l'armature brisée de son corps. Des héros médiévaux, luisant d'armures, qui frappaient dans la poussière. Des dieux sévères, punissant et bénissant tout à la fois. Parfois même une vague promesse de repos éternel, comme si la mort, accueillante, pouvait être l'ultime récompense. Ces pensées n'étaient pas choisies. Elles s'imposaient comme des secours invisibles, des calories mentales avalées sans mastiquer. À chaque image, la fatigue reculait d'un pas, et il pouvait recommencer. Lever. Trancher. Revenir.

Mais bientôt, il surprit son propre esprit à l'œuvre. Il se vit convoquer ces illusions comme on gobe une pilule. Il se vit tendre la main vers les mêmes visions que celles qui bercent les foules : l'amour pour consoler, l'héroïsme pour galvaniser, le divin pour pardonner. Lui qui se croyait différent, lucide, sans fard — il comprit qu'il ne faisait pas autre chose que survivre grâce à des mensonges utiles.

La pensée le mordit plus violemment que la douleur de ses coudes. Était-il donc pareil aux autres ? Un homme qui meuble



la souffrance de songes pour ne pas la voir ? Lui qui répétait mille fois un geste pour se tenir debout, était-il réduit à se nourrir des mêmes phantômes que les veilleurs de temple, que les amants en mal d'éternité, que les vieillards qui se racontent encore qu'un dieu les attend ?

Il voulut écarter les images. Mais déjà elles s'accrochaient : un parfum ancien, une caresse, une victoire, un éclat de rire. Leurs fils se mêlaient à ses muscles, tiraient ses bras, lui donnaient la force de continuer. C'était une évidence : sans elles, il s'écroulerait. Alors il sourit — un sourire bref, amer, mais lucide. Oui, il rêvait pour survivre. Comme tout le monde. Et ce constat, loin de l'abattre, le réveilla davantage encore.

Mille cent. Mille deux cents. Ses bras n'étaient plus des outils, mais deux charbons ardents. Chaque levée de cette rame alourdie arrachait une plainte étouffée, chaque descente mordait dans les articulations comme une scie émoussée. Le corps ne voulait plus. Et pourtant, il continuait, mû par un esprit simplement, puérilement entêté.

Les images revenaient, désobéissantes. Visages, montagnes, éclats de gloire, murmures de divinités. Elles ne faisaient pas disparaître la douleur — au contraire, elles l'aiguisaient. Plus il s'y accrochait, plus elles mettaient en relief le supplice du présent. Comme si le rêve et la souffrance s'augmentaient mutuellement.

Alors la lucidité tomba sur lui comme une pierre : ce n'étaient pas les illusions qui le soutenaient. C'était leur *intensité*. Ce n'était pas la promesse d'un ailleurs — c'était le surcroît de réel qu'elles apportaient, dans leur excès même.

Il comprit que ce qu'il réclamait, ce n'était pas l'évasion, mais l'incandescence. Que ce simple bout de bois lui donne seulement un peu plus de ce qui est. Pas une autre vie, pas un autre monde, pas un dieu ni une chimère : seulement ce surplus de force, de sueur, de feu, qui transforme le supportable en vérité. Son corps martyrisé devint le miroir exact de ce principe. Les épaules, les poignets, le dos criaient de douleur. Mais loin de chercher à les anesthésier, il s'y plongeait plus profondément. La douleur était la preuve qu'il ne fuyait pas. Elle était le réel, concentré, cristallisé. Plus il la serrait, plus elle lui appartenait.

Il continua à lever et trancher. Mille trois cents. Mille quatre cents. Le sabre, lourd comme un rocher, semblait lui échapper à chaque geste. Ses jambes vacillaient, ses mains tremblaient. Mais chaque coup, arraché au gouffre, devenait un éclat de vérité nue. Il n'y avait plus de spectres, plus de rêves, plus de dieux. Seulement le corps en feu, le souffle arraché, la lame qui s'abattait encore. Et dans cet excès même, dans cette répétition jusqu'au délire, il toucha une sorte de présence absolue. Ce n'était pas une victoire. Pas un salut. Rien qu'une lucidité rugueuse : la seule richesse, c'était d'aller plus profond, de serrer plus fort, de souffrir sans détour, et de sentir que dans cette intensité, le monde devenait enfin réel.

Mille cinq cents. Ses yeux brouillés de sueur, il continua, un sourire sec aux lèvres. Ce n'était plus une fuite. C'était une descente — et il avait choisi de ne pas s'arrêter.

Mille six cents. Mille sept cents. Le nombre avait cessé de compter. Il n'y aurait pas d'apaisement : ni le repos, ni la victoire, ni l'oubli. La douleur ne disparaîtrait pas en s'arrêtant, pas plus qu'en se réfugiant dans un rêve. Il le savait mainte-

nant. S'arrêter, c'était consentir à l'anesthésie. Rêver, c'était consentir au mensonge.

Alors il choisit le troisième chemin : continuer. Non pas pour dépasser la souffrance, mais pour l'accomplir. Non pas pour atteindre une délivrance, mais pour creuser jusqu'au fond. La seule vérité se trouvait dans la descente elle-même, dans l'abandon de toute espérance de fin.

Ses *suburi* devinrent autre chose. Ce n'étaient plus des coupes d'entraînement, ni même une discipline. C'était une danse, mais une danse tordue, une danse dans la chute. Chaque mouvement, brisé et tremblant, se chargeait d'une beauté paradoxale : non pas l'élégance des corps jeunes, mais la noblesse de celui qui accepte de brûler jusqu'au dernier souffle.

La sueur coulait en torrents, ses mains à vif glissaient sur la pognée, son souffle se déchirait en halètements rauques. Et pourtant, dans ce chaos, il gardait une dignité implacable. Chaque geste arraché devenait une affirmation : je suis encore là, je ne me cache pas, je ne réduis pas le réel pour le rendre supportable. Il ne cherchait plus de sommet, plus de sens. Il avait choisi la célébration du corps qui tombe mais danse encore, la célébration de l'effondrement tenu comme un serment. Pas de salut, pas de promesse — seulement cette intensité nue qui donnait au présent une vérité inattaquable.

Quand enfin ses bras cédèrent et que la lame tomba dans la terre humide, il resta debout un instant, vacillant mais dressé. Le monde autour de lui n'avait pas changé : la brume, les pins, la clairière muette. Mais en lui, tout vibrait encore de cette danse brutale.

Il avait suivi la chute jusqu'au bout. Et dans cette descente, il avait trouvé l'unique chose qui ne pouvait pas lui être enlevée : l'authenticité d'avoir tout serré, sans détour.

# Ciel de bille

**I**L MARCHAIT SUR LE CHEMIN, les mains libres, le regard un peu perdu dans la lisière. Le vent secouait les pins, les aiguilles craquaient sous ses sandales. Rien ne l'attendait au village ; rien ne l'attendait non plus dans son cabanon. Alors il marchait, simplement, pour sentir le sol sous ses pas.

C'est là qu'il la vit : une bille.

Posée dans la poussière, à moitié enfouie, lisse malgré ses ébréchures. Le soleil jouait dedans, accroché à une spirale verte et bleue qui, par instants, ressemblait à un ciel en réduction. Ganko se pencha, la ramassa entre ses doigts. Elle était froide et dense, presque lourde pour sa taille.

Un souvenir vint. Il y eut un autre temps, plus lointain que n'importe quelle montagne : celui où il avait couru derrière de semblables éclats de verre. Dans la cour de terre battue, les enfants alignaient leurs billes, tapaient du pouce, criaient de joie ou de dépit. Lui les suivait du regard comme on suit une planète qui roule, hypnotisé par ce petit monde clos, traversé de filons lumineux.

La bille roulait, tombait, se cognait, et c'était tout un univers qui vacillait. Il y avait là une joie brute, sans attente. Le cœur battait vite, mais c'était d'une vitesse légère, non pas la tension de l'épreuve, mais l'impatience de voir où le hasard mènerait le verre coloré. Un rien suffisait : un rayon de soleil, un éclat de rire, une bille qui roule — et le monde avait soudain la taille d'un cosmos.

Ganko serra la bille dans sa paume. L'adulte en lui murmura : ce n'était rien qu'un jeu banal, une bille de verre, un passe-temps d'enfant sans valeur. Mais il sut aussitôt que ce n'était pas vrai. Ce n'était pas banal — c'était *simple*. Et la simplicité, il le comprenait maintenant, n'était pas synonyme de médiocrité. La simplicité, c'était l'art de transformer une poussière en galaxie, un objet ordinaire en émerveillement. Le banal, c'est ce qu'on regarde sans voir. La simplicité, c'est ce qu'on regarde jusqu'à ce que ça brûle d'être là.

Il leva la bille à hauteur d'œil. Par transparence, il vit le chemin, le ciel, les pins se diffracter dans la spirale de verre. Tout devenait autre, sans cesser d'être identique. Il eut presque envie de rire — un rire bref, étouffé, qui l'étonna lui-même. Alors il glissa la bille dans sa poche. Ni comme un talisman, ni comme un fétiche : simplement comme un rappel. Chaque jour, il répéterait ses *kata*, il punirait son corps, il pétrirait sa pâte — il taillerait dans le réel sans illusion. Mais parfois, il lui suffirait de glisser la main dans sa poche pour sentir cette bille, et se souvenir qu'un monde pouvait être à la fois simple et inépuisable.

Ce soir-là, de retour dans son cabanon, il posa la bille sur la table de bois. La lumière du couchant s'y accrocha, alluma une

spirale qui semblait grandir à mesure qu'il la fixait. Pendant un instant, la pièce entière eut l'air d'un ciel de verre, fragile et clair.

Ganko resta là, immobile, le regard suspendu. Et il se dit qu'il n'avait pas perdu l'enfance : elle s'était seulement roulée plus loin, comme une bille qu'il fallait retrouver.